



(Rites mortuaires)

Lorsque, arrivé au terme d'une longue existence, à la fleur de l'âge, ou au berceau, l'Ouargli entre en agonie, la maison s'emplit de visiteurs silencieux et graves qui s'approchent doucement, s'asseyent le long de la « *sghifa* » (1) et s'inquiètent avec des mots attendris de l'état du malade. Il va bien, lui dit-on généralement, ou bien : « *Il est entre les mains de Dieu.* »

Si l'agonie est longue et pénible, on attribue cette circonstance à la présence de quelque personne hostile et on invite l'assemblée à s'écarter un peu. Une ou deux personnes restent seules pour assister le pauvre patient, diriger ses regards vers la Mecque et lui faire prononcer la formule musulmane ou du moins élever l'index de la main droite vers le ciel en signe d'acquiescement.

Lorsque la mort a fait son œuvre et que celui qui n'est plus se trouve aux prises avec « *azerin* » l'ange de la mort, les femmes se livrent à l'expression violente d'une douleur sans consolation. Elles courent dans la rue, se déchirent le visage, se jettent de la terre sur les cheveux, etc...

Immédiatement on procède à la toilette mortuaire. Tandis que le corps est lavé à l'eau chaude, une vieille pile près de sa tête les parfums et les plantes dont on l'embaumera. En même

temps, à la « *djemâ* » (2) de la tribu un homme respectable coud avec un fil de laine le linceul de cotonnade blanche. Si le mort avait fait le pèlerinage de la Mecque, on l'enveloppe du linceul qu'il en a rapporté et on l'asperge de l'eau miraculeuse qu'il gardait précieusement dans sa gourde de pèlerin, sinon la cretonne blanche achetée sur le « *souk* » le revêt pour la dernière fois, recouvrant sa tête à la manière du capuchon d'un burnous. Ce capuchon fixé par trois épingles (épinés de palmier) recouvre complètement le visage. Pendant ces diverses opérations les assistants psalmodient sur un ton grave quelques appels à la miséricorde divine.

Le fossoyeur armé de ses outils est déjà parti, en se hâtant vers le cimetière en dehors des remparts de la ville. Généralement assez âgé, barbiche grisonnante, il redresse sa haute stature de bronze et pousse en arrivant au champ des morts un retentissant « *iddan* » (appel à la prière) pour avertir les habitants qu'ils aient à se garer de sa pioche. Il commence alors à creuser, et tout en faisant voler le sable et l'argile, il s'adresse aux esprits de céans, et leur fait part en quelques mots de la personnalité de l'hôte qu'on va bientôt leur amener : ce n'est

(1) *Sghita* : vestibule.

(2) *Djemâ* : lieu de réunion (mosquée).

qu'une petite fille... ou une jeune femme « **iqedes** »... ou bien un respectable vieillard; que Dieu nous conduise où il est arrivé. La présentation est faite. Le mort peut arriver et, de fait, voici le cortège qui s'avance.

La dépouille mortelle est sur une civière portée par des hommes et suivie des « **tolba** » de la grande mosquée, de quelques proches, mais jamais du père. Si c'est un vendredi ou un jour de fête coranique la civière a été déposée un instant près de la mosquée où l'on a psalmodié quelques versets du Coran, sinon le cortège s'est rendu directement au cimetière, au chant solennel et grave de la formule musulmane. En arrière on porte la petite caisse renfermant les livres qui serviront à la psalmodie, ainsi que des couffins de dattes et des pains qui seront distribués aux « **tolba** » et au fossoyeur, un tronc de palmier et des pierres prises sur la terrasse du défunt. Plus loin encore suit la femme qui a lavé ou aidé à laver le mort, portant un « **tebeg** » (1) de dattes soigneusement couvert.

En arrivant, les « **tolba** », à quelque distance de la tombe, prennent leurs livres et commencent leurs chants monotones accompagnés d'un léger balancement. Ensuite on se réunit pour former un cercle autour de la tombe, deux proches parents

(1) *Tebeg* : corbeille.

du mort prennent le corps et le descendent dans la fosse. Ils le couchent sur le côté droit : « **Le côté droit sera mangé par le sable et c'est le soleil qui mangera le côté gauche** », chante le poète. Ils détachent les épines du linceul et s'en servent pour fixer dans une petite excavation pratiquée d'avance en face du visage du défunt, un morceau de parchemin où les « **tolba** » ont tracé quelques signes mystérieux.

Les assistants, pendant ce temps, chantent et prient pour celui qui s'en va et ceux qui restent. On place au-dessus du corps, mais de manière que, soutenu aux deux extrémités, il ne le touche pas, le tronc de palmier et les pierres apportés. On achève alors de fermer la tombe et on élève au-dessus avec de la terre mouillée un petit tertre, mausolée primitif sur lequel on pose, pour en faciliter l'identification, quelques débris de poterie. On distribue alors les pains et dattes, et la foule se retire.

Le fossoyeur resté seul attend que le groupe ait disparu, il prend sa pioche et sa cognée et les entre-choque de manière à leur faire rendre le plus de sonorité possible puis il attend un moment. Il recommence trois fois de suite. Ensuite, avec le manche d'un des outils, il donne quelques coups saccadés sur la tombe et s'enfuit à toutes jambes. Il vient de donner les trois coups du régisseur, annonçant à « **ceux de l'autre monde** » que les vivants se sont retirés et que c'est à leur tour d'accueillir leur nouveau compagnon!

*Jeunes filles ouarglies.
La mort vient-elle de passer près d'elles pour
voiler de telle tristesse ce regard auquel l'au-delà
ne découvre point ses vérités consolantes?...*



L'immensité du désert vu de
la gara Krima. Les petites
Ouarglies en promenade.



Cependant dans la maison mortuaire, toutes les femmes qui ont assisté à la mort et au départ de la civière n'ont pas dû sortir. Elles attendent le retour de la laveuse de morts qui a suivi le convoi. Lorsqu'elle arrive, portant toujours son plateau de dattes, elle fait le tour de l'assistance, en offrant à chacune. Aucune n'en prend, mais elles posent toutes la main droite sur les dattes et embrassent ensuite leur index avec cette pensée : que la mort reste là où elle est. Elles sont alors libres de se retirer.

Mais dans la tombe, le mort se trouve étrangement incommodé d'être si à l'étroit. On ne l'oublie pas sur la terre et pour le soulager et le calmer, on allume dès le soir un feu dans la rue devant la porte, où l'on fait cuire « **louzan n'deguid** » (bouillie de la nuit), blé concassé assaisonné de graisse, d'huile et d'épices que l'on distribue aux pauvres et aux enfants du quartier. Le mort commence alors à éprouver un bien-être relatif.

On fait aussi alors, dans la maison du disparu une réunion de « **tolba** », pour de longues psalmodies. Cette cérémonie est coûteuse puisqu'il ne faut pas moins de huit « **tiziouain** » (pluriel de « **tzioua** » grands plats de bois) de couscous pour les chanteurs. Les riches l'accomplissent donc immédiatement, mais les pauvres doivent la renvoyer à plusieurs semaines, plusieurs mois parfois, le temps de réunir quelques économies.

Le lendemain a lieu la coutume appelée « **asefsi** », littéralement : action de verser, dont le sens m'échappe. Si la mort est arrivée un lundi ou un jeudi on croit que le défunt a cédé à une

sorte de contrainte pour quitter ce monde et « **asefsi** » est renvoyé au mercredi ou au samedi suivant. Cette journée est surtout une réunion de femmes venant apporter leurs condoléances et leurs consolations à ceux qui restent. Elles leur tiennent compagnie une partie de la journée et c'est en leur présence qu'on lave la natte du défunt et les objets qui ont servi à sa dernière toilette. On les purifie ensuite dans des vapeurs d'encens. Lorsque les femmes présentes entendent l'appel à la prière de « **taqzin** » (dans l'après-midi) elles frappent le sol avec la paume de leurs mains ouvertes, souhaitant encore de laisser la mort dans ce lieu et de ne pas l'emporter avec elles, puis elles se lèvent pour partir.

Le lendemain d'« **asefsi** » c'est la cérémonie qu'on appelle « **henni** »... Le « **henné** », cette plante que déjà l'on rencontre jetant discrètement son influence adoucissante et protectrice sur les nouveau-nés ou les fiancés, est encore chargée après la mort d'apaiser, de « **rafraichir le sang du défunt** » et d'éloigner des survivants, avec la douleur trop cuisante, la maladie et le souffle dangereux qui a ravi à la terre l'être que l'on pleure.

La laveuse des morts prépare une mixture de « **henné** » et d'eau assez épaisse. Elle en passe à plusieurs endroits sur les murs et le seuil de la maison après les avoir grattés avec une scie et un couteau si le défunt était un homme, et un couteau seulement si c'était une femme. Elle remplit alors les paumes de ses mains avec ce qui reste et se dirige vers le cimetière, suivie de quelques femmes et de deux fillettes portant les effets du mort.

Lorsqu'on est presque arrivé, ces deux dernières laissent traîner les vêtements en continuant à marcher. Les femmes quand elles sont devant la tombe, apostrophent le mort tâchant de le persuader de la beauté de son sort : « Tu as trouvé une maison ? tous nos compliments !... Qu'elle te soit bénie !... Tu n'es pas le premier qui doive en passer par là..., etc... »

La vieille cependant se fait verser de l'eau dans les mains qu'elle tient au-dessus de la sépulture. Elle en asperge les vêtements du mort et les femmes présentes, puis essuie sur la tombe le « henné » qui lui reste dans les mains. Elle prend ensuite les effets, qu'elle parsème de piments forts et d'« imdraïn » et va les laver à la fontaine la plus proche. La désinfection est finie, les vêtements vont passer en héritage à ceux qui ont accompli les funèbres cérémonies.

Après sept jours de deuil, pendant lesquels elles s'abstiennent de travailler, les femmes se rendent au cimetière. La veille elles ont confectionné avec les provisions apportées par chacune, des pains et quelque plat local qu'elles emportent dans des jarres de terre soigneusement enveloppées de linges. Il fait à peine jour lorsqu'elles franchissent l'enceinte de la ville, et elles se hâtent, drapées dans leurs longs voiles aux couleurs intenses, comme les Saintes Femmes de l'Évangile à l'aube de la résurrection. « Dépêchons-nous, murmurent-elles, car si nous tardons il sera parti. »

Enfin les pauvres tombes sans art et jetées en désordre au creux des dunes apparaissent dans la lumière naissante. Un petit oiseau est là (si on est arrivé à temps) qui sautille sur le petit tertre et se baigne dans la rosée que le débris d'amphore a recueillie. A l'approche des femmes il s'envole... et les cœurs battent bien fort, et les voix sont émues... « C'est lui... il est parti... nous ne le reverrons plus... Adieu... adieu ! » On s'installe alors parmi les tombes pour partager les provisions apportées en offrande.

Pendant un an, le mort vient tous les vendredis visiter son sépulcre et sa maison. Ensuite il semble qu'il oublie la terre : L'âme reste dans le sommeil et l'ivresse de la mort jusqu'au jour du jugement dernier, où elle viendra entendre sa sentence dans un coin du désert, tout près d'Ouargla où auront lieu ces solennelles assises. Le ciel des bons Sahariens sera tendu d'un tapis moelleux de sable fin et les arbres y seront toujours verts, et les dattes toujours mûres et savoureuses, et l'on mangera sans jamais se rassasier et sans jamais souffrir de l'estomac !... Mais pour ceux que Dieu aura prédestinés pour l'enfer, ils seront brûlés et déchirés par les démons armés de peignes de fer comme ceux dont se servent les femmes pour travailler la laine...

En attendant cet arrêt irrévocable, les vivants offrent à Dieu miséricordieux, des œuvres satisfaites (aumônes surtout) qui allègent le plateau de la balance du côté trop chargé de leurs fautes. Les disparus satisfaits ne viennent plus troubler les rêves de leurs parents.

Le premier soir du Ramadan qui suit la mort, ceux-ci allument dans la maison une veilleuse ou une mèche imbibée d'huile. Les passants, les visiteurs s'arrêtent un instant : « Vous avez allumé pour lui ! Que Dieu lui fasse miséricorde ! » disent-ils. Parfois ils viennent nombreux et restent une partie de la soirée près de la petite flamme symbolique. La maîtresse de maison prépare alors un « tebeg » de dattes qu'elle leur offre.

On se rend en pèlerinage dans les cimetières le vingt-huitième jour du Carême et le jour de la fête de « Lalla Bibiano » (fête coïncidant avec celle de l'Achoura). Ce jour-là on partage sur les tombes des fèves et des petits pains de blé.

Lorsque le défunt était un homme marié, sa veuve est tenue à porter le deuil pendant quatre mois et dix jours. Elle ouvre toutes les nattes de sa coiffure, fait un seul chignon « akenbouch n'imettout » qu'elle enveloppe dans le « beskir » (turban) de son mari. Elle attache le tout avec une bande de lainage qui lui enserre le front et prend bien garde de ne laisser voir pendant tout son veuvage ni ses cheveux ni ses pieds.

Lorsque le délai exigé par la loi musulmane est écoulé, elle achète une tête de chameau ou de bélier et prépare un copieux couscous. Elle invite alors ses amies. Dans la soirée on dispose le festin sur un « arkout » (plat rond à pied) dans la chambre à coucher fort sombre où l'on allume une lampe ou une veilleuse. Puis on se met à jaser; tâchant de dissimuler sous des propos frivoles la crainte qui, au fond, trouble plus d'un cœur. Soudain, la lampe s'éteint : « Le voilà, il est venu !... » Moment de stupeur... Enfin on se calme, on rallume le lumignon et cette fois on se met à manger. Le repas fini, la veuve se remet du henné aux mains, se pare de ses bijoux et sa coiffeuse vient lui confectionner sa coiffure ordinaire.

Sauf pour un enfant tout nouveau-né, toutes les cérémonies précédentes sont accomplies ou au moins esquissées selon les moyens des familles et la personnalité du défunt.

Les croyances sur l'au-delà sont confuses pour la plupart des Ouarglis. Ils s'abandonnent avec une confiance souvent exploitée aux conseils de leurs « tolba ». Bien rarement cet angoissant problème se dresse devant eux lorsqu'ils sont bien portants et heureux; trop rarement aussi l'espérance des joies éternelles vient jeter un peu de lumière sur leurs deuils et leurs misères.

Vue générale d'Ouargla : maisons délabrées de terre grise à l'ombre du minaret.

